elles sont supportées par le navire et le fret pour moitié de leur valeur, et par les marchandises pour toute leur valeur au lieu du déchargement, et au marc le franc.

2° Les *avaries simples* ou *particulières* sont les dommages involontaires et les dépenses extraordinaires faites pour le navire seul ou pour les marchandises seules; tels sont : le dommage arrivé aux marchandises par leur vice propre, par tempête, prise, naufrage ou échouement; les frais faits pour les sauver; la perte des câbles, ancres, mâts, voiles, cordages, causée par fortune de mer; les dépenses résultant des relâches occasionnées par la perte fortuite de ces objets ou par le besoin d'avitaillement ou par voie d'eau à réparer; le loyer et la nourriture des matelots pendant la détention, l'arrêt par ordre d'une puissance ou pour cause de réparation (quand le navire est affrété *au voyage*), etc. (C. comm. art. 403, 405); ces *avaries* sont supportées et payées par le propriétaire de la chose qui a éprouvé le dommage ou occasionné la dépense.

Ces règles, que les auteurs du Code ont empruntées à l'ordonnance de 1681, peuvent être modifiées par les parties, qui sont libres de faire au sujet des *avaries* telles stipulations qu'elles veulent.

Les frais de lamanage, touage, pilotage; les droits de congé, de visites, balises, tonnes, ancrage, et autres droits de navigation, sont de simples frais ordinaires à la charge du navire, et ne sont pas considérés comme *avaries*.

Les *avaries* qui sont le résultat d'un *abordage* sont l'objet de règles spéciales. V. ABORDAGE.

— Droit comm. et administr. Le commissionnaire de transport est garant des *avaries* ou pertes de marchandises et effets, à moins de stipulations contraires (C. comm. art. 98). Le voiturier répond des *avaries* survenues pendant le transport, sauf de celles qui proviennent du vice propre de la chose ou de force majeure (C. comm., art. 103). L'action pour *avaries* s'éteint au profit du voiturier par la réception des objets transportés; en cas de contestation pour cette réception, l'état des objets est vérifié par des experts nommés par le président du tribunal de commerce ou par le juge de paix, et par ordonnance au pied d'une requête. Le maire du lieu d'arrivée, s'il n'y a ni tribunal de commerce ni juge de paix, a qualité pour faire lui-même la constatation et en dresser procès-verbal. L'action pour *avaries* contre le commissionnaire et le voiturier se prescrit par six mois, à partir de la remise des marchandises (C. comm., art. 108).

Lorsque l'exécution de travaux publics cause quelque *avarie* aux propriétés des tiers, les entrepreneurs peuvent être responsables, et le droit de statuer sur cette responsabilité appartient aux conseils de préfecture (loi du 28 pluviôse an VIII, art. 4). La responsabilité des entrepreneurs vis-à-vis de l'administration, pour les *avaries* survenant aux constructions, est réglée pour chaque entreprise par des clauses particulières du cahier des charges.

**AVARIÉ, ÉE** (a-va-ri-é) part. pass. du v. Avarier. Endommagé par des avaries : *Marchandises* AVARIÉES. *Grains, fruits* AVARIÉS *par les pluies. On a vu souvent des maladies générales, épizootiques, se déclarer à la suite des fourrages* AVARIÉS. (Richard.)

— Par ext. et pop., Malade ou blessé : *Attendez, sergent, j'ai une patte* AVARIÉE, *mais les reins et les bras sont encore solides. Je vais vous donner un coup de main.* (E. Sue.)

**AVARIER** v. a. ou tr. (a-va-ri-é — rad. *avarie*; prend deux *i* de suite aux deux premières personnes plur. de l'imparf. de l'indic. et du prés. du subj. : *Nous avariions. Que vous avariiez*). Endommager, gâter, Causer une avarie à : *Les pluies ont* AVARIÉ *les foins.*

**S'avarier** v. pr. Se détériorer, se gâter : *Ces cafés se sont* AVARIÉS *dans la cale. Les céréales sont un produit encombrant et susceptible de* S'AVARIER *rapidement.* (J. Garnier.)

**AVARIS**, ville de l'ancienne basse Egypte, à l'orient du Nil, sur l'isthme de Suez. Pendant l'invasion des Hyksos ou Pasteurs, elle fut le centre des opérations des envahisseurs, qui y avaient établi un camp de 240,000 hommes. Cette ville fut appelée *Typhonia*, par les Egyptiens, du nom de *Typhon*, génie du mal. C'est vraisemblablement l'*Héroopolis* des Grecs.

**AVARISME** s. m. (a-va-ri-sme — rad. *avare*). Esprit d'avarice, avarice systématique. ‖ Peu usité.

**AVARIZ** ou **AVARIS** s. m. (a-va-riss). Impôt de 500 aspres que paye chaque quartier d'une ville ottomane.

**AVARU** s. m. (a-va-ru). Bot. Genre de papilionacées de Ceylan, comprenant des arbustes très-voisins de l'indigotier.

**AVASI**, île du Japon, près de la côte méridionale de Niphon; 90 kilom. de circuit; sol stérile, culture du coton dans quelques vallées. On y trouve une petite ville du même nom, ch.-lieu de l'île.

**AVASTE** interj. (a-va-ste — de l'ital. *abastanza*, assez). Mar. Cri par lequel on commande un arrêt, et qui, sur la Méditerranée, s'emploie pour le commandement *amarrez!* ‖ On dit aussi, par abréviation, VASTE, et, ce qui est plus conforme à l'étymologie, BASTO.

**AVATAR** s. m. (a-va-tar — mot sanscr. signifiant *descente*; formé de *ava*, de; *tri*, passer). Myth. ind. Nom générique des incarnations divines, s'appliquant surtout aux incarnations de Vichnou, seconde personne de la trinité indienne. Neuf avatars sont déjà accomplis; le dixième ne s'accomplira qu'à la fin de la période actuelle : *Ce que j'envie le plus aux dieux monstrueux et bizarres de l'Inde, ce sont leurs perpétuels* AVATARS *et leurs transformations innombrables.* (Th. Gaut.)

— Par ext. Transformation, métamorphose : *L'artiste laisse entendre que, dans sa pensée, une âme unique, par des* AVATARS *successifs, est apparue, à des époques diverses, sous cinq noms illustres.* (Th. Gaut.) *Le knez s'est fait tsar, le tsar s'est fait czar, le czar s'est fait empereur; ces transformations sont de véritables* AVATARS : *à chaque peau qu'il dépouille, le prince moscovite devient de plus en plus semblable à l'Europe.* (V. Hugo.)

— **Encycl.** *Avatar*, ou plus exactement *avatara*, est un mot sanscrit qui joue un grand rôle dans le système théogonique des Indous, où il sert à désigner la manifestation des dieux dans le monde extérieur sous une forme tangible, l'incarnation. La science moderne, malgré les progrès immenses qu'elle a faits depuis quelques années, n'est pas encore parvenue à pénétrer entièrement l'obscurité mystérieuse des religions indiennes et l'origine des mythes sur lesquels elles sont basées. Toutefois, il résulte de recherches récentes que les *avatars* appartiennent à une période relativement moderne, et sont rapportés avec des variations considérables dans les différents *Puranas*. En effet, les *Védas*, ou livres sacrés primitifs des Indous, nous montrent bien les forces de la nature personnifiées et déifiées, mais ils ne font aucune allusion aux formes matérielles, tangibles, concrètes, que ces divinités auraient revêtues pour se mêler au monde matériel. Le nombre des *avatars* mentionnés dans les *Puranas*, ou poëmes légendaires des Indous, est considérable. Ceux de Vichnou seul, par exemple, qui remplit les fonctions de conservateur dans la *Trimourti* ou trinité indienne, sont littéralement innombrables. Nous allons rappeler quelques-unes de ces principales transformations, qui peuvent être ramenées environ à dix, et nous donnerons ainsi à nos lecteurs une idée approximative des *avatars* : *Matsya*, le poisson; forme sous laquelle Vichnou sauve du déluge universel Manou, l'ancêtre et le législateur de la race humaine, ou plutôt l'humanité personnifiée. *Kurmâ*, la tortue; incarnation choisie par Vichnou pour supporter la terre entière, lorsque les dieux du ciel et leurs ennemis, les *Asuras* ou *Daityas*, battent la mer. *Varâha*, le porc; Vichnou, avec une tête de porc monstrueuse, est représenté comme tuant *Hiranyâkcha*, le chef des Asuras, qui a pris possession des régions célestes, et comme soulevant la terre, engloutie au fond de la mer. Dans son incarnation de *Narasinha*, moitié lion, moitié homme, Vichnou tue *Hiranyakasipu*, le frère de *Hiranyâkcha*. Sous l'apparence de *Vâmana*, le nain, le dieu humilie l'orgueil du roi Bali. Vichnou, sous le nom de *Parasurâma*, revêt une forme humaine et préserve l'humanité, et en particulier les brahmanes, des excès tyranniques auxquels se laisse aller la caste belliqueuse des Kshatriyas. Sous les noms de *Râma*, *Lakshmana*, *Bharata* et *Satrughna*, il fait périr Ravana, le daitya souverain de l'île de Ceylan, et plusieurs autres démons qui infestaient la terre. Ce sont justement les exploits accomplis dans cette glorieuse expédition par Vichnou-Râma qui forment le sujet du célèbre poëme épique sanscrit, le *Râmayana*, attribué à *Valmiki*, et récemment traduit en français par M. H. Fauche. L'*avatar* le plus connu de Vichnou est son incarnation de *Krishna*, qui est considérée comme une véritable et complète identification de son être, tandis que ses autres transformations ne sont guère envisagées que comme de simples émanations temporaires de sa nature. Krishna prête son appui à la famille des *Pandâvas* dans la guerre qu'ils soutiennent contre les *Kurus*. C'est l'histoire de cette lutte qui sert de base à un autre grand poëme sanscrit extrêmement long, intitulé le *Mahâbhârata*. (V., pour plus de détails, au mot MAHÂBHÂRATA, l'analyse et l'appréciation de cette colossale épopée). Enfin, nous arrivons à un *avatar* de Vichnou très-important pour l'histoire des dogmes indous, parce qu'il rattache le brahmanisme au bouddhisme, qui en est la réforme. Les sectateurs du brahmanisme regardent, en effet, le *Bouddha* comme une incarnation trompeuse de Vichnou, affectée par lui dans le but d'amener les Asuras à abandonner les saints commandements des *Védas*, et pour leur faire perdre ainsi leur force et leur suprématie. En outre, Vichnou doit apparaître une dixième fois, à la fin du *kaliyuga*, une des époques de la cosmogonie indoue, et celle dans laquelle nous vivons actuellement, prendre alors le nom de *kalki*, détruire le vice et le mal, et rendre au monde sa pureté et sa vertu primitives.

Nous ne pouvons pas énumérer les *avatars* des divinités inférieures que la mythologie indoue a si complaisamment multipliés. Plusieurs Indous sont intimement convaincus qu'aujourd'hui encore il existe des dieux qui ont revêtu des formes humaines. Dans le septième volume des *Recherches asiatiques de Calcutta* (1801), le capitaine Edward Moor donne des détails extrêmement curieux sur une prétendue incarnation de *Ganesa* ou *Ganapati*, héréditaire, depuis l'année 1640, dans la famille de *Moora Gosain*, brahmane. Mistress Graham eut l'occasion de voir, en 1809, cet *avatar* vivant et tangible sous la forme d'un jeune enfant, et elle a raconté ses impressions dans son journal. Pour avoir sur ce sujet intéressant des détails plus complets, nous conseillons à nos lecteurs de consulter, entre autres ouvrages, l'*Inde ancienne* de Bohlen; les *Recherches sur la nature et l'affinité de l'ancienne mythologie indoue;* le *Vishnu Purana*, de l'illustre Wilson, etc...

**Avatar**, roman publié en 1832, par Théophile Gautier. L'idée de ce livre est des plus originales et paraîtrait même excentrique, si elle n'avait été puisée aux sources mêmes de la science. Le mot *avatar*, dans l'idiome indien, signifie *transformation;* il désigne, dans la religion du pays, les incarnations successives de Vichnou, qui, changé successivement en poisson, en tortue, etc., doit, à la fin des siècles, revêtir la forme d'un cheval blanc ailé, qui, laissant retomber son sabot sur l'univers, amènera la fin du monde. Cette idée a fait fortune dans l'antiquité, car nous la retrouvons, grâce à une sorte d'*avatar* philosophique, transformée par Pythagore en un système fameux, la métempsycose. Il prétendait que l'âme était non-seulement douée d'une existence, mais encore d'une activité éternelle, et que dès que le corps où elle était enfermée périssait par la dissolution des parties, elle passait immédiatement dans un autre corps. Cette idée était sans doute fort audacieuse; mais, comme tout a progressé depuis les temps antiques, dans le roman de Théophile Gautier, elle a franchi un pas immense; la métempsycose s'opère non plus entre les morts, mais entre les vivants; non plus par l'effet de la puissance divine, mais par l'effet de la raison humaine.

Octave de Saville se meurt d'une maladie morale que l'on pourrait appeler du titre d'une pièce de Shakspeare : *Peines d'amour perdues;* il adore, sans espoir, depuis deux longues années, la comtesse Labinska, une merveille de beauté, et, *rara avis*, ce qui est mille fois plus merveilleux que sa beauté, une femme qui a trouvé la passion dans le mariage. Octave sait que l'amour est la meilleure sauvegarde de l'hymen; aussi n'espérait-il plus qu'en la mort pour mettre un terme à son martyre, lorsqu'un médecin, le docteur Cherbonneau, initié à tous les mystères de la science, lui propose d'opérer une permutation d'âmes entre lui et le comte Labinski. L'échange a lieu, et deux scènes curieuses se passent simultanément : le comte, que tout le monde prend pour Octave, arrive à douter lui-même de son identité; Octave, dans le corps du comte, ne sait pas déguiser sa passion assez habilement, et la comtesse, avertie par une intuition irraisonnée du cœur, ferme la porte de sa chambre à Octave. Tous deux, malheureux de l'*avatar* opéré par le docteur, après une explication loyale, le supplient de leur rendre leur forme véritable. Cherbonneau y consent, et Labinski, redevenu lui-même, vole dans les bras de sa femme, qui s'empresse de tirer le verrou qu'elle avait fermé; mais ce bon docteur réfléchit que rappeler Octave à la vie, c'est le replonger dans le désespoir; puis, un petit calcul, qui ne manque pas de finesse égoïste, lui vient en tête : Octave tient fort peu à vivre; lui-même y tient beaucoup; s'il prenait la place du jeune homme par un second *avatar*, ce ne serait qu'un acte d'humanité. Ainsi tranquillisé du côté de sa conscience, il tue son corps et se loge dans celui d'Octave, sans avoir oublié, car le docteur est un homme de précaution, d'instituer Octave héritier du docteur Cherbonneau. Hériter de soi-même, voilà certainement une idée que Pythagore n'aurait jamais trouvée. Donc, comme nous le disions en commençant, les esprits ont progressé.

Ce thème original est habilement développé dans un style coloré et d'une grande chaleur de ton, en même temps qu'il révèle un art merveilleux. Le seul défaut de cet ouvrage, c'est l'abus des descriptions. Théophile Gautier décrit pour décrire; si Balzac ne nous fait pas grâce d'un bâton de chaise, l'auteur d'*Avatar* se croirait déshonoré en oubliant une mèche de cheveux. Lorsque les descriptions rentrent dans un sujet et concourent à la clarté du récit, elles sont accueillies avec plaisir; encore faut-il qu'elles ne dépassent pas une certaine mesure; mais quand elles ne sont pas indispensables, pas même utiles, elles fatiguent par la monotonie de leur beauté, et le lecteur est tenté de s'écrier avec Horace : *Non erat hic locus.* Mais la plume de notre romancier se moque du précepte d'Horace : il y a en elle de si riches trésors de séduction et d'enivrements, que, pareille aux femmes divinement belles, elle est toujours sûre de plaire, même dans ses caprices.

Un des côtés saillants du talent de Théophile Gautier, c'est l'habileté, le tact avec lequel il s'engage dans les passages scabreux et sait en sortir sans avoir seulement froissé sa toilette aux épines du chemin. Une citation fera parfaitement comprendre avec quelle délicatesse il se joue des difficultés, et, pour nous servir d'une comparaison empruntée aux exercices du cirque, comment il sait passer légèrement à travers le cercle de l'immoralité, sans même en effleurer les bords. L'âme d'Octave, cachée dans le corps du mari, va retrouver celle qu'elle aime, pressée de boire à longs traits à la coupe des voluptés; la situation n'est rien moins que chaste; l'auteur aura de la pudeur dans le style. L'amant aborde la comtesse occupée à sa toilette de nuit : « Il sentit à cet aspect, comme s'il eût vu le spectacle le plus terrible, ses genoux se dérober et s'entrechoquer sous lui; sa bouche se sécha et l'angoisse lui étreignit la gorge comme la main d'un Thugg; des flammes rouges tourbillonnèrent autour de ses yeux : cette beauté le médusait. Il fit un effort de courage, se disant que ces manières effarées et stupides, convenables à un amant repoussé, seraient parfaitement ridicules de la part d'un mari, quelque épris qu'il pût être encore de sa femme, et il marcha assez résolûment vers la comtesse. « Ah! c'est vous, Olaf! comme vous rentrez tard ce soir! » dit la comtesse sans se retourner, car sa tête était maintenue par les longues nattes que tressaient ses femmes, et la dégageant des plis du burnous, elle lui tendit une de ses belles mains. Octave saisit cette main, plus douce et plus fraîche qu'une fleur, la porta à ses lèvres et y imprima un long, un ardent baiser : toute son âme se concentrait sur cette petite place. Nous ne savons quelle délicatesse de sensitive, quel instinct de pudeur divine, quelle intuition irraisonnée du cœur avertit la comtesse; mais un nuage rose couvrit subitement sa figure, son col et ses bras, qui prirent cette teinte dont se colore sur les hautes montagnes la neige vierge surprise par le premier baiser du soleil. Elle tressaillit et dégagea lentement sa main, demi-fâchée, demi-honteuse; les lèvres d'Octave lui avaient produit comme un impression de fer rougi. Cependant elle se remit bientôt et sourit de son enfantillage. « Vous ne me répondez pas, cher Olaf; savez-vous qu'il y a plus de six heures que je ne vous ai vu? Vous me négligez, dit-elle d'un ton de reproche; autrefois, vous ne m'auriez pas abandonnée ainsi toute une longue soirée. Avez-vous pensé à moi seulement? — Toujours, répondit Octave. — Oh! non, pas toujours; je sens quand vous pensez à moi, même de loin. Ce soir, par exemple, j'étais seule, assise à mon piano, jouant un morceau de Weber et berçant mon ennui de musique; votre âme a voltigé quelques minutes autour de moi dans le tourbillon sonore des notes; puis elle s'est envolée je ne sais où sur le dernier accord et n'est pas revenue. Ne mentez pas, je suis sûre de ce que je dis. » Prascovie, en effet, ne se trompait pas; c'était le moment où, chez le docteur Balthasar Cherbonneau, le comte Olaf Labinski se penchait sur le verre d'eau magique, évoquant une image adorée de toute la force d'une pensée fixe. A dater de là, le comte, submergé dans l'océan sans fond du sommeil magnétique, n'avait plus eu ni idée, ni sentiment, ni volition. Les femmes, ayant achevé la toilette nocturne de la comtesse, se retirèrent; Octave restait debout, suivant Prascovie d'un regard enflammé. Gênée et brûlée par ce regard, la comtesse s'enveloppa de son burnous comme la Polymnie de sa draperie. Sa tête seule apparaissait au-dessus des plis blancs et bleus, inquiète, mais charmante. Bien qu'aucune pénétration humaine n'eût pu deviner le mystérieux déplacement d'âmes opéré par le docteur Cherbonneau, au moyen de la formule du Sannyâsi-Brahmah-Logum, Prascovie ne reconnaissait pas, dans les yeux d'Octave, l'expression ordinaire des yeux d'Olaf, celle d'un amour pur, calme, égal, éternel comme l'amour des anges : une passion terrestre incendiait ce regard, qui la troublait et la faisait rougir. Elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé, mais il s'était passé quelque chose. Mille suppositions étranges lui traversèrent la pensée. N'était-elle plus pour Olaf qu'une femme vulgaire, désirée pour sa beauté comme une courtisane? L'accord sublime de leurs âmes avait-il été rompu par quelque dissonance qu'elle ignorait? Olaf en aimait-il une autre? Les corruptions de Paris avaient-elles souillé ce chaste cœur? Elle se posa rapidement ces questions sans pouvoir y répondre d'une manière satisfaisante et se dit qu'elle était folle; mais, au fond, elle sentait qu'elle avait raison. Une terreur secrète l'envahissait comme si elle eût été en présence d'un danger inconnu, mais deviné par cette seconde vue de l'âme, à laquelle on a toujours tort de ne pas obéir. Elle se leva, agitée et nerveuse, et se dirigea vers la porte de sa chambre à coucher. Le faux comte l'accompagna, un bras sur sa taille, comme Othello reconduit Desdémone à chaque sortie dans la pièce de Shakspeare; mais quand elle fut sur le seuil, elle se retourna, s'arrêta un instant, blanche et froide comme une statue, jeta un coup d'œil effaré au jeune homme, entra, ferma la porte vivement et poussa le verrou. »

Cette page est un chef-d'œuvre. Il est impossible d'esquisser plus délicatement une scène aussi hasardée, et l'on ne peut qu'admirer la flexibilité du talent de l'auteur, lorsqu'on songe que Théophile Gautier a peint ce ravissant tableau avec la même plume qui avait tracé les scènes scandaleuses de l'amour en délire dans *Mademoiselle de Maupin.*

**AVATCHA** ou **AVATSCHA**, grande baie de la Russie d'Asie, sur la côte orientale du Kamtschatka, entourée d'épaisses forêts; elle



se subdivise en plusieurs petits golfes et forme un port très-commode, celui de Pétropavlovsk ou Avatcha, d'où partent chaque année des baleiniers russes.

**AVATCHA**, rivière de la Russie d'Asie (Kamtschatka), se jette dans le Grand Océan par la baie de son nom. — Non loin de cette baie et au N.-E. de la ville d'Ava'cha se trouve un volcan qui porte le même nom. Les éruptions sont rares, et depuis la dernière, arrivée en 1779, on n'a vu que très-rarement des flammes sortir du cratère.

**AVATCHA** ou **PÉTROPAVLOVSK**, ville forte de la Russie, dans le Kamtschatka, à l'embouchure de la rivière de même nom; port principal de la Russie dans le grand Océan; 1,100 hab. Pendant la guerre de Crimée, ses fortifications furent en partie détruites par une escadre anglo-française.

**A-VA-TERRE** s. m. (a-va-tè-re). Navig. Position du bateau chaland qui se trouve du côté du chemin de halage.

**À VAU** loc. adv. (a-vo — anc. orthogr. des mots *à val*). En bas. Usité seulement dans les locutions suivantes :

— *A vau-l'eau*, En suivant le cours de l'eau : *Personne ne ramait; nous nous laissions aller* À VAU-L'EAU. ‖ Fig. Se dit en parlant de tout ce qui n'a eu aucun résultat, de ce qui n'a pas réussi : *Cette affaire, cette entreprise a été* À VAU-L'EAU. *C'en est fait, mon repas a été* À VAU L'EAU. (Campist.) ‖ En désordre : *Dans cette maison, dans cette famille, tout allait* À VAU-L'EAU.

— *A vau-de-route*, Précipitamment, en désordre; se dit en parlant des troupes qui se débandent et s'enfuient pêle-mêle : *S'en aller* À VAU-DE-ROUTE.

**AVAUX** s. m. (a-vo). Bot. Nom vulgaire du chêne au kermès, dans le Languedoc et la Provence. ‖ On dit aussi AVAOUSSÉ. V. ce mot.

**AVAUX** (Claude DE MESMES, comte D'), diplomate et surintendant des finances, né en 1595, mort en 1650, fut d'abord membre du grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'Etat. Il remplit ensuite avec succès diverses ambassades, à Venise, en Danemark, en Suède et en Pologne. En 1643, il se rendit à la Haye et à Munster, chargé des longues négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, et réussit à concilier les intérêts des Suédois et des électeurs de Brandebourg. Mais il fut tout à coup révoqué et disgracié, après vingt ans de services, grâce aux intrigues de son collègue Servien, qui l'accusa de discours peu respectueux envers le cardinal Mazarin. Celui-ci le rappela néanmoins quelques années après, et lui rendit les fonctions de surintendant des finances. Le comte d'Avaux avait de la pénétration, de l'éloquence, de la facilité à écrire en plusieurs langues, et excellait à allier le cérémonial et la gravité des formes diplomatiques avec la politesse française; il jouissait d'une telle réputation de probité, que sa parole équivalait à un serment.

**AVAUX** (Jean-Antoine, comte D'), petit-neveu du précédent, né en 1640, mort en 1709. Il fut conseiller d'Etat, puis ambassadeur à Venise et en Hollande, et prit part à toutes les grandes négociations de son temps. On a imprimé ses *Négociations en Hollande* (1752-1753). Le président de Mesmes était son frère. V. MESMES.

**AVAUX** (D'), compositeur et violoniste, vivait à Paris à la fin du XVIIIe siècle. Il a écrit deux opéras, *Théodore* et *Cécilia*, ainsi que des symphonies, des concertos et divers autres morceaux. On lui doit l'invention d'un instrument, le *métronome*, pour marquer les temps de la mesure.

**AVAZANE** s. m. (a-va-za-ne). Bot. Espèce de noisette fort douce, originaire du Brésil, où on la confit dans le sucre.

**AVÉ** s. m. (a-vé — mot lat. signif. *salut*). Salut pieux que les personnes dévotes, et particulièrement les nonnes et les moines s'adressaient autrefois entre eux : AVÉ, *ma sœur*. AVÉ, *mon père*.

— *Avé*, dit-il. — *Amen*, dit l'assistance
En gémissant.
C. DELAVIGNE.

L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond : *Avé*, ma sœur.
A cet *avé*, jugez si l'on dut rire.
GRESSET, *Vert-Vert.*

**AVÉ** s. m. (a-vé). Mot qui s'emploie souvent pour *Ave, Maria*, premiers mots d'une prière.

## AVE MARIA.

On donne ce nom à une sorte d'hymne mythologique et mystérieux imité de la *Salutation angélique*, et au moyen duquel deux personnes peuvent correspondre secrètement. Pour se servir de l'*Avé Maria* comme moyen hiéroglyphique de correspondance, on commence par tracer, en quelque langue que ce soit, la pensée que l'on veut communiquer; puis, l'*Avé Maria* sous les yeux, au lieu de la 1re, de la 2e, de la 3e lettre de la phrase, on prend dans la 1re, la 2e, la 3e colonne du tableau les mots correspondant à ces lettres. On continue ainsi jusqu'à la 18e lettre, que l'on prend dans la 18e colonne. Si le discours a plus de 18 lettres, ce qui arrive généralement, on commence la 19e lettre dans la 1re colonne, et l'on compose le deuxième *Avé Maria* de la même manière que le premier; on continue ainsi jusqu'à ce que le discours soit entièrement transcrit. Supposons que le roi vert-galant, séparé de Gabrielle, ait l'intention de lui adresser un de ces souhaits qui lui étaient familiers, et qu'il veuille lui écrire ces mots : « Bonjour, ma mie. » Voici la phrase brûlante que lui fournit l'*Avé Maria :* « Belle Egérie, assemblage de beauté, la volupté brûle sur tes lèvres; le souffle de ton amour est ineffable. » Prenons d'autres exemples : « Je t'aime. » Cette phrase sera transposée en celle-ci : « Auguste Vénus, étoile de grâces, le génie renaît en ton âme. » — La personne qui aura à découvrir le sens caché dans une phrase empruntée à l'*Avé Maria*, suivra la marche contraire. Par exemple, si l'on a cette phrase : « Je te salue, Uranie, sanctuaire de vertus, Jupiter règne dans tes yeux, » on trouvera celle-ci : « Aime-moi. » — Comme nouvel exemple, cette phrase française : « M'aimes-tu? » deviendra : « Céleste Marie, source de pudeur, la paix étincelle sous ton empire; tu es encensée. » — La même phrase, en anglais : « Do you love? » deviendrait : « Accours, Thémis, étincelante de charmes, la sagesse habite sur ton front; tu es le refuge des mortels. » — Il est bon de remarquer que les personnes qui auraient à entretenir une correspondance secrète, et qui craindraient les indiscrétions, ne devront pas faire usage de l'*Avé Maria* tel que nous le donnons ici; comme il est connu de tout le monde, il ne serait pas prudent de s'y fier; mais elles pourront se servir de deux copies manuscrites dans lesquelles les mots de chaque colonne auront été changés de place : au moyen de ce renversement, l'*Avé Maria* deviendra impénétrable. — En outre de son côté utile, l'*Avé Maria* peut devenir un objet d'amusement en offrant le moyen de chercher quelles phrases se trouvent renfermées dans différents noms et d'en tirer des inductions sur le caractère des personnes. Nous allons montrer, du reste, combien le hasard dispose d'une manière bizarre des noms suivants : « Jean-Jacques Rousseau » = « Auguste Vénus, pleine de candeur, le bonheur est en tes bras, tu es l'asile des initiés; le flambeau de tes veilles est saint, etc... » — « Virgile » = Montre-toi, Uranie, éclatante de chasteté; le génie habite en ton âme. »

On fait honneur de ce passe-temps ingénieux à un certain abbé Tritème, un puits de science, le Pic de la Mirandole du XVe siècle. Des enthousiastes ont voulu voir dans cette jolie bagatelle une preuve de la richesse de la langue française et de sa merveilleuse flexibilité; et à ceux qui se lamentaient sur sa pauvreté et sur la rareté de ses synonymes, ils opposaient triomphalement les innombrables combinaisons de l'*Avé Maria*. Pour nous, qui faisons consister la valeur de notre idiome dans d'autres qualités, nous avouons franchement que c'est à titre de curiosité que nous avons donné cette bizarre conception. Il fut un temps où les moines et les abbés occupaient les loisirs du cloître à ces jeux innocents, et, ma foi! nous aimons autant cela que certaines oraisons funèbres qui ont la prétention d'illustrer le XIXe siècle.

| | I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII | IX |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| A | Je te salue, | Marie, | pleine | de grâces, | le Seigneur | est | avec toi; | tu es bénie | des femmes. |
| B | belle | Pallas, | ornée | d'attraits, | un Dieu | existe | en ton sein; | tu es admirée | des malheureux. |
| C | vole, | Isis, | dotée | de sagesse, | le désir | domine | en tes bras; | tu es l'égide | des sages. |
| D | accours, | Astarté, | trône | d'appas, | la félicité | sourit | en ton cœur; | tu es l'admiration | des amants. |
| E | salut, | Vénus, | merveille | de vertus, | la paix | respire | en ton âme; | tu es l'espérance | des mortels. |
| F | parais, | Thétis, | parée | d'amour, | l'amour | se plaît | en ton être; | tu es honorée | des pasteurs. |
| G | descends, | Flore, | douée | de chasteté, | l'avenir | réside | en tes veines; | tu es l'espoir | des héros. |
| H | écoute, | Eleusine, | astre | de science, | le bien-aimé | erre | en toi-même; | tu es exaltée | des amantes. |
| I | ô | Uranie, | source | d'intelligence, | le génie | veille | dans tes yeux; | tu es adorée | des humains. |
| J | auguste, | Vesta, | remplie | de beauté, | le bonheur | intéresse | dans ta pensée; | tu es le support | des philosophes. |
| K | hélas! | Pomone, | couronnée | de savoir, | Zéphire | vit | dans tes paroles; | tu es respectée | des saints. |
| L | chaste | Cypris, | embellie | de piété, | le plaisir | habite | dans tes regards; | tu es l'honneur | des rois. |
| M | céleste | Cybèle, | sanctuaire | de pudeur, | Jupiter | renaît | dans tes accents; | tu es l'orgueil | des bergers. |
| N | divine | Hébé, | assemblage | de candeur, | la vertu | brille | dans tes accords; | tu es l'exemple | des poëtes. |
| O | oh! | Egérie, | miracle | de charmes, | la volupté | règne | sur ton front; | tu es révérée | des hommes. |
| P | sublime | Cythérée, | décorée | de lumière, | Osiris | soupire | sur ta bouche; | tu es la gloire | des immortels. |
| Q | puissante | Aphrodite, | parfum | de louanges, | la raison | parle | sur tes autels; | tu es l'asile | des infortunés. |
| R | tendre | Diane, | éclatante | de perfections, | l'amitié | folâtre | sur tes lèvres; | tu es invoquée | des peuples. |
| S | viens, | Astrée, | vase | de plaisirs, | l'allégresse | étincelle | sur ta lyre; | tu es célébrée | des élus. |
| T | sensible | Thémis, | étoile | de justice, | Phébus | se délecte | sous ton empire; | tu es l'appui | des nations. |
| U | ô toi | Junon, | couronne | de volupté, | la sagesse | brûle | sous tes doigts; | tu es encensée | des initiés. |
| V | montre-toi, | Iris, | brillante | de sainteté, | la bienfaisance | s'embellit | sous ton voile; | tu es le refuge | des prêtres. |
| X | écoute-nous, | Cérès, | autel | de prudence, | la joie | reste | sous tes pinceaux; | tu es le modèle | des mages. |
| Y | entends-nous, | Minerve, | étincelante | de gloire, | Apollon | badine | sous tes crayons; | tu es louée | des grands. |
| Z | exauce-nous, | Rhéa, | Olympe | de constance, | un ange | se joue | sous ton diadème; | tu es sanctifiée | des profanes. |

| | X | XI | XII | XIII | XIV | XV | XVI | XVII | XVIII |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| A | le fruit | de ton sein | est béni. | Sainte | Vierge, | mère | de Dieu, | exauce | nos prières. |
| B | l'ouvrage | de ton esprit | est éternel. | Eloquente | reine, | sanctuaire | d'Osiris, | adopte | nos fils. |
| C | le délire | de ton hymen | est admirable. | Belle | sylphide, | prophétesse | d'Hermès, | éclaire | nos filles. |
| D | le trésor | de ton hyménée | est adorable. | Puissante | enchanteresse, | inspirée | de l'avenir, | conduis | nos enfants. |
| E | le flambeau | de ton génie | est ineffable. | Chaste | déesse, | amante | d'Apollon, | anime | nos vœux. |
| F | le charme | de ton âme | est incorruptible. | Tendre | héroïne, | confidente | de l'Amour, | agrée | nos vieillards. |
| G | l'espoir | de ton ivresse | est impérissable. | Sensible | fée, | émule | de l'hymen, | réforme | nos amants. |
| H | l'ornement | de ton extase | est grand. | Sage | colombe, | maîtresse | du monde, | forme | nos lois. |
| I | le bienfait | de ton amour | est éternel. | Sublime | déité, | épouse | de Phébus, | dirige | nos chants. |
| J | le prix | de ton imagination | est immortel. | Pure | prêtresse, | organe | de la nuit, | élève | nos époux. |
| K | l'emblème | de ta justice | est indestructible. | Douce | néréide, | amie | de Bacchus, | sanctifie | nos guerriers. |
| L | le rêve | de ta jeunesse | est pur. | Charmante | muse, | compagne | du zéphyr, | seconde | nos pères. |
| M | le souffle | de tes méditations | est sacré. | Auguste | divinité, | rivale | de Mars, | écoute | nos souhaits. |
| N | le gage | de tes perfections | est consacré. | Illustre | immortelle, | interprète | de Jupiter, | couronne | nos efforts. |
| O | le don | de ta divinité | est auguste. | Céleste | nymphe, | fille | de l'Eternel, | inspire | nos amantes. |
| P | le produit | de tes vertus | est divin. | Célèbre | conductrice, | ministre | du Temps, | défends | nos épouses. |
| Q | le monument | de ta fécondité | est parfait. | Docte | protectrice, | rose | du Génie, | conserve | nos juges. |
| R | le fils | de ta maternité | est saint. | Bienfaisante | conservatrice, | adoptée | du ciel, | entends | nos cœurs. |
| S | l'enfant | de tes veilles | est sublime. | Généreuse | bienfaitrice, | bien-aimée | du jour, | guide | nos amours. |
| T | l'oracle | de ta bonté | est enchanteur. | Touchante | magicienne, | lumière | du Très-Haut, | épure | nos désirs. |
| U | le présent | de ta pensée | est inviolable. | Divine | souveraine, | sœur | du Printemps, | protége | nos rois. |
| V | le sentiment | de ta chasteté | est immuable. | Ravissante | pythonisse, | oracle | du soleil, | fortifie | nos pasteurs. |
| X | le rejeton | de ta puissance | est glorieux. | Fidèle | égide, | tabernacle | du destin, | illumine | nos mères. |
| Y | le triomphe | de ta sagesse | est incompréhen- | Aimable | intelligence, | trône | du Tout-Puissant, | purifie | nos jeux. |
| Z | le type | de ta générosité | est céleste. [sible. | Adorable | vestale, | rayon | de la paix, | réponds à | nos sacrifices. |

**AVÉ MARIA** ou simplement **AVÉ** s. m. (a-vé-ma-ri-a — mots lat. signifiant *je vous salue, Marie*). Prière catholique en l'honneur de la Vierge, commençant par les mots qui servent à la désigner : *Réciter l'*AVÉ MARIA, *dire cinq* Pater *et cinq* AVÉ. *Ce soir, l'*AVÉ MARIA *nous parut une salutation du ciel.* (Balz.) *En Anjou, une année que la vendange avait foisonné à souhait, on vit les seigneurs donner à boire à tout le monde ce qu'il voudrait pour un* AVÉ MARIA. (Fr. Michel.) *Nous vous croyions tous morts, et moi qui vous parle j'ai récité bien des* Pater *et des* AVÉ *pour le salut de votre âme.* (Mérimée.)

— Temps de dire un Avé : *Cela n'a duré qu'un* AVÉ. *Je reviendrai dans un* AVÉ, *dans un* AVÉ MARIA.

— Endroit de l'exorde d'un sermon, où le prédicateur implore les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Arriver à l'église avant l'*AVÉ, *après l'*AVÉ MARIA.

— Particul. Chacun des grains du chapelet ou du rosaire sur lequel on dit un Avé : *Il y a dans le rosaire cent cinquante* AVÉ *et quinze* Pater.

— Angelus, prière qui contient plusieurs AVÉ : *Je loge chez moi en une tour, où, à la diane et à la retraite, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'*AVÉ MARIA. (Montaigne.) *Les cloches des monastères voisins sonnaient l'*AVÉ MARIA, *cet adieu harmonieux du jour, en Italie.* (Lamart.) ‖ Heure de l'Angelus, heure où l'on sonne cette prière : *Je vous attends ce soir, à l'*AVÉ, *à l'*AVÉ MARIA. *L'*AVÉ MARIA, *en Italie, est l'heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie; sensation augmentée par le son de ces belles cloches.* (H. Beyle.)

— Loc. fam. *Il ne sait pas un Avé*, Se dit d'un homme ignorant en toutes choses, et surtout en matières de religion. ‖ *Dire ses* Pater *et ses* AVÉ *sur le dos de quelqu'un*, Le maltraiter, le charger de coups : *Voilà com-*

*ment j'ai dit mes* Pater *et mes* AVÉ *sur le dos de ce matelot qui m'avait volé mon rosaire.* (E. Sue.)

— Hist. eccl. *Filles de l'Avé-Maria*, Congrégation de femmes, de l'ordre de Sainte-Claire, fondée par Louis XI, à Paris, rue des Barrés, en 1471. Cette congrégation fut supprimée en 1790. Le couvent devint une caserne, qui a été démolie en 1854. ‖ *Frères de l'Avé-Maria*, Nom donné aux servites.

— Gramm. L'Académie écrivant ce mot avec un accent, on aurait pu croire qu'elle voulait le franciser entièrement, et le rendre susceptible de prendre la marque du pluriel; cependant elle écrit toujours des *Avé*. C'est là, malheureusement, une de ces inconséquences trop fréquentes dans ce code respecté de notre langue. Dès que l'Académie francisait le mot sous le rapport de l'accentuation, on comprend difficilement pourquoi elle lui conserve la forme latine sous le rapport du nombre. Cette orthographe hybride est surtout un défaut dans une langue qui a la juste prétention d'être avant tout claire et logique.

— **Encycl.** L'*Avé Maria* se compose de trois parties : deux sont fournies par l'Ecriture sainte : 1° les paroles que l'ange adressa à Marie (*Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum...*); 2° la salutation par laquelle Elisabeth, mère de Jean-Baptiste, accueillit sa cousine (*Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui*); 3° l'invocation à la Vierge (*Sancta Maria, mater Dei*, etc.).

Les deux premières parties sont d'un usage très-ancien dans l'Eglise : on en trouve des traces dans la liturgie de saint Jacques le Mineur, dans l'antiphonaire de saint Grégoire le Grand, etc. La troisième partie, qui appartient à la liturgie catholique, est d'une date plus récente : les cardinaux Baronius et Bona ont avancé que cette addition est due au concile d'Ephèse, en 431; mais on n'en a fait usage, dans les prières publiques, qu'à partir du XVIe siècle et par prescription de Pie V. De quelle époque date maintenant la coutume de réciter l'*Avé Maria* trois fois par jour au son de la cloche? On sait d'abord qu'un certain de Riva, religieux milanais de l'ordre des humiliés, qui florissait vers l'an 1287, fit le premier sonner les cloches à Milan et dans les environs à la chute du jour; mais on ignore combien d'*Avé Maria* on récitait alors. Ce qu'il paraît y avoir de plus positif, c'est que l'usage de sonner régulièrement les cloches trois fois par jour pour l'*Avé Maria* fut inauguré par Léon X en 1500. La première traduction connue de l'*Avé Maria* est celle qu'en a faite le Dante en tercets italiens; il a été également parafrasé pour la première fois dans une hymne de saint Pierre Damien. Enfin, il a eu pour interprètes saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Savonarola, etc.; ce qui prouve que ces grands génies ont trouvé l'*Avé Maria* digne, non-seulement de leur respect, mais encore de leurs sublimes méditations.

**AVE**, rivière de Portugal; prend sa source dans la sierra Santa-Catalina, sur les confins de la province de Minho et de Tras-os-Montes, passe à Guimaraës, entre dans la province de Bas-Beira, et, après un cours de 68 kilom., se jette dans l'océan Atlantique, près de Azurara.

**AVEBURY** ou **ABURY**, paroisse et village d'Angleterre, comté de Wilts, à 10 kilom. O. de Marlborough; 800 hab. Ce village est remarquable par une église très-ancienne et par un temple druidique, l'un des plus considérables et des plus curieux de l'Europe. Dans le voisinage, on rencontre encore d'autres ruines d'une grande antiquité, parmi lesquelles se distingue l'énorme tumulus de *Silbury Hill*.

**AVEC** prép. (a-vèk — du lat. *apud*, qui, à l'époque où s'est formé notre idiome, était souvent employé dans le sens de *cum*. La langue d'oc traduisit d'abord *apud* par *ap*, *abd*, *ab*; dans la langue d'oïl, ce mot devint *ab*, *av*, *ave*. Ensuite on joignit à la préposition *ave* le complément *oc*, cela, et on eut l'expression adverbiale *aveoc*, avec cela, ensemble. Puis le mot subit un grand nombre de transformations, telles que *avoec*, *aveuc*, *avoc*, *ovoc*, et enfin *avec*. Il est aisé de voir que la forme *aveoc* présente une analogie parfaite avec les adverbes *antea*, *postea*, où l'on trouve les prépositions *ante*, *post*, réunies à leur complément *ea*, pluriel neutre du pronom *il*; *aveoc* signifie littéralement *apud hoc*, dans le sens de *cum hoc*, ou avec cela, exactement comme *antea* signifie avant ces choses, antérieurement à cela. Cette manière d'expliquer l'étymologie de *avec* en fait, il est vrai, un adverbe, et non une préposition; mais l'histoire de notre langue prouve qu'en effet ce mot commença d'abord par être employé sans complément et pour signifier ensemble, conjointement, du même coup; c'est ainsi que Froissart dit : *Le roi Robert Bruce reconquist toute Escosse et la bonne ville de Bervich* AVEC. Au reste, cet emploi, s'il est plus rare de nos jours, n'est pas encore tombé en désuétude, et l'on dirait très-bien : *J'ai perdu ma bourse et mon argent avec*. Plus tard, l'adverbe *avec*, comme beaucoup d'autres, commença par changer de place; au lieu de dire *et mon argent avec*, on dit *et avec mon argent*, sans que cela cessât de signifier *et avec cela mon argent*; puis, on s'écarta peu à peu du sens, on s'accoutuma à regarder le substantif placé après *avec* comme en étant le complément, et dès lors les deux dernières lettres du mot n'eurent plus aucune signification, *avec* fut ramené à la simple valeur de *av* ou *ave*, traduction primitive de *apud*. Certains lexicographes font venir *avec* de *ab quo*, mais ils n'expliquent pas comment un mot qui exprime une idée de jonction peut venir d'une préposition latine qui marque la séparation, et ils n'appuient leur opinion sur aucun exemple emprunté à notre vieux langage). En société, en compagnie de : *Se promener* AVEC *quelqu'un. Vivre* AVEC *les siens. Cette mère couche toujours* AVEC *sa fille. Dîner* AVEC *ses amis. Il partit* AVEC *dix mille hommes.* (Acad.) *C'est être* AVEC *ses amis que de pouvoir les suivre en idée.* (Mme de Sév.) *On apprend la vertu* AVEC *les stoïciens.* (P. Leroux.) *Point de véritable bonheur à espérer pour qui ne marche pas* AVEC *la justice.* (J. Sim.)

> Je veux vivre *avec* elle, *avec* elle expirer.
> CORNEILLE.

> *Avec* moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
> BOILEAU.

> Là, dans des chars dorés, le prince, *avec* sa cour,
> Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
> LA FONTAINE.

> Et Phèdre, au labyrinthe *avec* vous descendue,
> Se serait *avec* vous retrouvée ou perdue.
> RACINE.

> Les regrets *avec* la vieillesse,
> Les erreurs *avec* la jeunesse,
> La folie *avec* les amours,
> C'est ce que l'on voit tous les jours.
> L'enjouement *avec* les affaires,
> Les grâces *avec* le savoir,
> Le plaisir *avec* le devoir,
> C'est ce qu'on ne voit guères. PANARD.

— En même temps que, à la même époque que, en coïncidence : *Les hirondelles reviennent* AVEC *le printemps. Partir* AVEC *le jour. Se lever, se coucher* AVEC *le soleil. La morale douce et relâchée tombe* AVEC *celui qui la prêche.* (La Bruy.) *Les désirs croissent* AVEC *la fortune.* (Mass.) *N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître* AVEC *vos plaisirs? La gloire qui doit finir* AVEC *nous est toujours fausse.* (Mass.) *La fraîcheur et les grâces s'en vont* AVEC *la jeunesse.* (Lamart.)

> . . . . . . . . *Avec* notre existence,
> De la femme pour nous le dévouement commence.
> LEGOUVÉ.

‖ Conjointement, ensemble : *Il a fait ce travail* AVEC *moi. Le père* AVEC *le fils, la mère* AVEC *la fille, l'enfant* AVEC *le vieillard, tout fut passé au fil de l'épée. La lune semble partager* AVEC *le soleil le soin de nous éclairer.* (Fén.) ‖ Sert à indiquer le mélange, la confusion : *Boire de l'eau mêlée* AVEC *du vin. Mettre le bon* AVEC *le mauvais. Il y a presque toujours plusieurs métaux dans la même mine : on trouve le fer* AVEC *le cuivre, le plomb* AVEC *l'argent, l'or* AVEC *le fer.* (Buff.) *Le peuple français allie les qualités héroïques* AVEC *le plaisir, le luxe et la mollesse.* (Duclos.)

— Et, aussi bien que :

> . . . . . . Permettez que j'espère
> Que vous saurez venger l'amant *avec* le père.
> CORNEILLE.

> Deux taureaux combattaient à qui posséderait
> Une génisse *avec* l'empire. LA FONTAINE.

> Bertrand *avec* Raton, l'un singe, et l'autre chat,
> Commensaux du logis, avaient un commun maître.
> LA FONTAINE.

— Indique une relation de personnes entre elles ou un rapport entre les personnes et les choses : *Dans quels termes êtes-vous* AVEC *lui?* AVEC *lui, il faut se tenir sur ses gardes.* AVEC *ces gens-là, il faut toujours être en discussion.* (Acad.) *Pour avoir un véritable repos, il faut être bien* AVEC *Dieu,* AVEC *soi-même et* AVEC *les autres.* (Trév.) *Voyez si je ne procède pas de bonne grâce* AVEC *vous.* (Voiture.) *N'êtes-vous pas à merveille* AVEC *Bandel?* (Mme de Sév.) *Ils savent l'histoire* AVEC *les femmes; ils sont poëtes* AVEC *un docteur, et géomètres* AVEC *un poëte.* (La Bruy.) *Il partageait les fatigues et les dangers* AVEC *les moindres officiers de son armée.* (Fléch.) AVEC *ses amis, il est gai sans emportement, libre sans indiscrétion.* (Fléch.) *La volupté n'habite et ne se plaît qu'*AVEC *l'oisiveté et l'indolence.* (Mass.) *Le plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien* AVEC *elle.* (J.-J. Rouss.) *Ne raisonnez jamais sèchement* AVEC *la jeunesse.* (J.-J. Rouss.) *Le Français est* AVEC *vous ce que vous désirez qu'il soit.* (Raynal.) *Le mortel heureux contracte une dette* AVEC *le malheur.* (Young.) *Tout est grand* AVEC *Dieu, tout est petit sans Dieu.* (Chateaub.)

> Ce n'est point *avec* toi que mon cœur se déguise.
> RACINE.

> Tout semblait *avec* nous être d'intelligence.
> RACINE.

‖ Cette relation peut être :

1° Une identité de pensée, de sentiment ou de langage : *Je crois avec Descartes que... Ils vous disent tous les jours* AVEC *le prophète : Seigneur, nous avons attendu la paix.* (Mass.)

> Je veux croire *avec* vous que tout est apaisé.
> CORNEILLE.

2° Un dissentiment, une division : *Etre en discussion, en procès* AVEC *quelqu'un. La France était en guerre* AVEC *la Russie.* (Acad.)

> L'ours a-t-il, dans les bois, la guerre *avec* les ours?
> BOILEAU.

— A l'aide de, pour désigner l'instrument, le moyen d'action : *Couper* AVEC *un canif,* AVEC *un couteau. Frapper* AVEC *un bâton,* AVEC *un sabre. Marcher* AVEC *des béquilles.* AVEC *de l'argent, je l'obtiendrai.* (Acad.) *On peint* AVEC *un pinceau, on écrit* AVEC *une plume ou* AVEC *un crayon.* (Trév.) *Sennachérib assiégea Jérusalem* AVEC *une armée immense.* (Boss.) *Qu'ont gagné les philosophes* AVEC *leurs discours pompeux,* AVEC *leur style sublime,* AVEC *leurs raisonnements si artificieusement arrangés?* (Boss.) *Il fallait faire la guerre* AVEC *le fer, et non point* AVEC *l'argent.* (Boss.) AVEC *les arts d'agrément on arrive à tout.* (Dider.) *La femme nous trompe plus sûrement* AVEC *un sourire qu'*AVEC *une parole.* (A. Fée.) *On juge les choses* AVEC *son esprit, et les personnes* AVEC *son cœur.* (Beauchêne.) *On ne fait rien* AVEC *son esprit, on fait peu* AVEC *ses talents, on fait tout* AVEC *son caractère.* (Beauchêne.) *Il y aurait de quoi faire bien des heureux* AVEC *tout le bonheur qui se perd en ce monde?* (Lévis.) *La vie de Napoléon a été écrite dans toute l'Europe* AVEC *le fer,* AVEC *le feu,* AVEC *le despotisme,* AVEC *la liberté,* AVEC *la gloire.* (J. Janin.) *L'homme ne peut comprendre qu'*AVEC *son esprit, ne peut juger qu'*AVEC *sa raison, ni entendre qu'*AVEC *ses oreilles.* (Lamenn.)

> Et tu crois m'éblouir *avec* cet artifice!
> CORNEILLE.

> Où veut-il en venir *avec* ses apologues?
> PONSARD.

> Poursuis, Rome, poursuis; *avec* de tels ministres,
> Par des faits glorieux tu vas te signaler.
> RACINE.

> Un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
> *Avec* un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
> De cent coups de marteau me va fendre la tête.
> BOILEAU.

> . . . . L'un d'eux était de ces conteurs
> Qui n'ont jamais rien vu qu'*avec* un microscope;
> Tout est géant chez eux. . . . . . .
> LA FONTAINE.

‖ En usant de, pour indiquer la manière : *Se conduire* AVEC *sagesse. Souffrir* AVEC *patience. Se défendre* AVEC *courage. Répondre* AVEC *douceur. Exécuter un tour, une manœuvre* AVEC *beaucoup d'adresse, d'habileté. Accueillir quelqu'un* AVEC *politesse,* AVEC *bienveillance. Jamais affaire n'a été jugée* AVEC *plus de réflexion et de connaissances.* (Boss.) *Il regardait les gentils* AVEC *un insupportable dédain.* (Boss.) *Ils lèvent les mains au ciel* AVEC *des plaintes lamentables.* (Marmontel.) *On erre* AVEC *esprit, et non* AVEC *génie.* (De Bonald.) *Voyez* AVEC *quel art,* AVEC *quelle persévérance,* AVEC *quelle énergie, ils* (les jésuites) *agitent le clergé!* (V. Cous.) *L'homme fait le bien* AVEC *espérance et non* AVEC *joie.* (Lacord.)

> *Avec* discernement punis et récompense.
> CORNEILLE.

> Il fallait le traiter *avec* moins de rigueur.
> CORNEILLE.

> Quand on aime *avec* crainte, on aime *avec* excès.
> C. DELAVIGNE.

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien *avec* grâce.
> LA FONTAINE.

‖ Indique aussi un accompagnement, une circonstance, une manière d'être ou d'agir : *Où va-t-elle,* AVEC *une si brillante parure?* (Acad.) *Voyez ce pédant* AVEC *sa sotte colère!* (Acad.) *Quel fou,* AVEC *son chapeau sur l'oreille et ses airs de petit-maître!* (Trév.) *On est quelquefois un sot* AVEC *de l'esprit, on ne l'est jamais* AVEC *du jugement.* (La Rochef.) *Quand la Grèce regardait les Asiatiques* AVEC *leur délicatesse,* AVEC *leur parure et leur beauté, semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux.* (Boss.) *Je me le représente* AVEC *cet air toujours serein et affable.* (Mass.) *Vous êtes étrange, savez-vous,* AVEC *vos suppositions.* (Alex. Dum.)

> *Avec* tant de faiblesse aisément on succombe.
> BOILEAU.

> N'avez-vous point de honte, *avec* votre mollesse?
> MOLIÈRE.

> Voyez cet autre *avec* sa face de carême!
> RACINE.

> L'or même à la laideur donne un teint de beauté,
> Mais tout devient affreux *avec* la pauvreté.
> BOILEAU.

> Je riais de le voir *avec* sa mine étique,
> Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique.
> BOILEAU.

> Monime, qu'en tes mains mon père avait laissée,
> *Avec* tous ses attraits revint en ma pensée.
> RACINE.

‖ Signifie malgré, par une nuance particulière de l'acception précédente : AVEC *toute son érudition, il est mort pauvre.* AVEC *tout cela, vous n'en êtes pas moins sa dupe.* (Acad.) *Vous dites tous les jours qu'un tel,* AVEC *sa dévotion, ne laisse pas d'aller à ses fins, et qu'un autre est fort exact à faire sa cour.* (Mass.) *Ce n'est pas qu'*AVEC *tout cela votre fille ne puisse mourir.* (Mol.) *Je vous supplie de croire qu'*AVEC *tout le silence que je garde si hardiment, je conserve toujours pour vous dans mon cœur toute sorte de respect.* (Voit.)

> *Avec* beaucoup d'honneur on peut mourir de faim.
> C. DELAVIGNE.

‖ Sauf, par une autre nuance du même sens : AVEC *tout le respect que je lui dois, il a agi en malhonnête homme.*

— Selon, au point de vue de, au dire de : AVEC *vous il n'y a donc rien de certain?* AVEC *Malebranche, il n'y aurait aucune imperfection dans les œuvres de Dieu.*

— *Avec le temps*, Par la suite du temps : AVEC LE TEMPS, *vous y viendrez. Nous en viendrons à bout* AVEC LE TEMPS. (Acad.) *Tout change dans les corps et dans les esprits,* AVEC LE TEMPS. (Volt.)

— *D'avec*, loc. prépos. Qui sert à marquer d'une manière plus précise la différence qui existe entre deux personnes, entre deux choses : *Distinguer l'ami* D'AVEC *le flatteur.* (Acad.) *Distinguons la fausse monnaie* D'AVEC *la bonne.* (Acad.) *Distinguons ce que fait dire une haine aveugle* D'AVEC *les faits positifs.* (Boss.) *J'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai* D'AVEC *le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.* (Descartes.) *Le philosophe demeura court, mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira* D'AVEC *lui.* (La Font.) *En politique, le malheur des peuples vient trop souvent de ce qu'ils ne savent pas séparer la protection* D'AVEC *le despotisme, le devoir* D'AVEC *le droit.* (B. Barbé.)

> . . . . L'aurore, avec ses doigts de rose,
> Sépare en souriant la nuit *d'avec* le jour.
> BERNIS.

> Je m'efforçais en vain, dans cet immense bruit,
> De distinguer un son *d'avec* le son qui suit.
> LAMARTINE.

‖ D'auprès de : *Je sors* D'AVEC *lui.* (La Bruy.) Ce dernier sens a vieilli.

— Adverbial. En gardant tout, simultanément, ensemble, du même coup, de plus : *Il a pris mon manteau, et s'en est allé* AVEC. (Acad.) *Elle m'a dit que sa maîtresse tenait tant à ce crucifix qu'elle s'est fait ensevelir* AVEC. (Balz.) *J'irai jusqu'à 45,000 fr., dit-il, mais je ne donnerai pas un sou* AVEC. (Alex. Dum.) *Allez me chercher ce que je vous demande, et envoyez-moi* AVEC *un verre de vin et un biscuit.* (Fr. Soulié.) *Tout cramoisi, je demande encore ma montre, et je m'enfuis* AVEC. (A. Karr.) ‖ Cet emploi est familier.

— Jeux. *Avec cela* se dit, au jeu du quinze, toutes les fois qu'on veut indiquer qu'on ne réclame pas.

— **Gramm.** Presque tous les grammairiens disent que la préposition *avec*, après les verbes exprimant l'idée de faire un repas, ne peut être placée avant le nom de la chose qui est mangée. L'Académie, au mot *dîner*, donne en effet deux exemples où la préposition *de* est employée de préférence dans ce sens. Mais au mot *radis*, elle donne : *déjeuner* AVEC *du beurre et* DES *radis*. Puisque, d'ailleurs, personne ne conteste qu'on ne puisse dire : *écrire* AVEC *un crayon, marcher* AVEC *des béquilles*, on ne voit pas pourquoi il serait défendu de dire *déjeuner* AVEC *du beurre*; serait-ce parce qu'on craindrait que cela ne donnât à entendre que le beurre et les radis remplissaient le rôle de convives? En vérité, ce serait par trop puéril.

La plupart des grammairiens posent aussi en principe qu'un verbe qui a deux sujets unis par la préposition *avec* s'accorde avec le premier seulement. Il est vrai que La Fontaine a écrit :

> Le singe avec le léopard
> Gagnaient de l'argent à la foire,

et ailleurs :

> Bertrand avec Raton... avaient un commun maître.

Bien que cet accord complexe soit difficile à expliquer par l'analyse, on peut le justifier par la syllepse. Cependant, il est toujours plus régulier d'employer la conjonction *et* quand le verbe doit s'accorder avec les deux sujets.

— **Antonyme.** Sans.

**AVE, CÆSAR, MORITURI TE SALUTANT!** mots lat. qui signif. : « César, ceux qui vont mourir te saluent! » Telles étaient les paroles que prononçaient, en s'inclinant devant la loge impériale, les gladiateurs qui défilaient dans le cirque, avant le combat où presque tous, en effet, devaient trouver la mort. Cette salutation suprême, empreinte d'une sombre résignation, rappelait l'origine de ces luttes sanglantes : les combats des gladiateurs procèdent sans aucun doute des sacrifices humains offerts aux dieux du paganisme, et surtout de cet usage, général dans l'antiquité, d'immoler des esclaves aux funérailles des riches et des puissants. Les Etrusques et les Campaniens, au lieu d'égorger silencieusement les victimes, trouvèrent les premiers un sanglant plaisir à donner des armes à leurs prisonniers de guerre, qui, forcés de s'entr'égorger, pouvaient du moins faire éclater une dernière fois leur courage sous les yeux de leurs vainqueurs. Tel était le sentiment qui animait d'une mâle fierté le Germain, le Gaulois, le Numide, lorsque, vaincus sur les champs de bataille par les légions romaines, ils venaient dans le cirque chercher la mort des guerriers; c'était avec orgueil qu'ils donnaient ou recevaient cette mort, aux applaudissements frénétiques du peuple roi, qui aimait surtout à les voir tomber avec grâce (V. TOMBER); c'était avec une sombre joie qu'ils s'offraient, avant le combat, aux regards des patriciens, des chevaliers, des vestales toujours placées au premier rang de l'amphithéâtre; c'était d'une voix ferme qu'ils jetaient à l'empereur leur dernier cri : César, ceux qui vont mourir te saluent!

Les scènes les plus sanglantes de l'histoire ont leur parodie, et le salut suprême du gladiateur a éprouvé le même sort. Sur une toile spirituelle de M. Hamon, les gladiateurs, transformés en escargots, défilaient devant le Génie de la cuisine et lui disaient, avant de tomber dans la gehenne bouillante : Ceux qui vont mourir te saluent.

Dans l'application, ces mots se citent en français comme en latin :

« Jamais il ne sortira de ma mémoire, ce Napoléon. Je le verrai toujours, à cheval, l'œil ardent et comme éternel, avec cette figure calme, antique, impériale, et passant en revue, insoucieux du destin, les gardes, qui défilaient devant lui. — Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers fixaient sur lui leurs regards avec une gravité prophétique, avec un dévouement sombre et terrible, fiers d'aller au-devant de la mort! *Te, Cæsar, morituri salutant!* »

HENRI HEINE.

« Charles-Frédéric envoya son petit-fils, Charles-Louis, au couronnement de Notre-Dame, en 1804, à Paris, par la même raison que les rois d'Asie envoyaient leur postérité s'éteindre au milieu des splendeurs de l'empire romain : *Morituri te salutant!* »

*Revue de Paris.*

« Ni la poésie, ni la philosophie, ni la liberté n'expirent. Nous ne voulons pour signe de leur énergie et de leur avenir que les indignes chaînes dont on travaille à les garrotter aujourd'hui. Aussi, ne jetons pas aux adversaires des progrès du monde le cri du gladiateur antique : *Morituri te salutant!* »

LERMINIER.

« Danton lui-même, soupçonné de tendances constitutionnelles, est débordé : Robespierre règne, Marat triomphe, la terreur commence; la France est livrée aux monstres, et les gladiateurs chrétiens n'ont plus qu'à dire à ce César aviné et sanglant qu'on ose appeler le peuple : *Cæsar, morituri te salutant!* »

DE PONTMARTIN.

« Prud'hon, Géricault, Léopold Robert, Sigalon, et combien d'autres plus obscurs, dont la vie fut une aspiration insatiable et un désir comprimé, ont été tués par leur génie. Leur passage fut bien rapide et leur œuvre bien contestée. A leur moment suprême, ils n'ont point, comme les gladiateurs antiques, salué le César qui les faisait mourir : *Cæsar, morituri te salutant*; car la plupart sont morts en désespérés, maudissant l'art, ce César impérissable, ce despote pour qui se sacrifient toujours les plus généreux athlètes, sans autre espoir qu'une gloire chanceuse. » TH. THORÉ.

« ... Ces nains monstrueux, à grosses têtes de carton, aux barbes tressées, rappellent vaguement les bas-reliefs ninivites. On dirait des statues de satrapes, métamorphosés en poussahs. Cela rappelle encore cette phalange de nains que Domitien équipa en gladiateurs et força de s'entre-tuer dans l'arène. Les pauvres pygmées défilèrent devant le trône impérial, en criant de leurs voix d'oiseaux : *Ave, Cæsar, morituri te salutant!* Divertissement digne de ce tyran imbécile, qui s'amusait, pendant les récréations de son enfance, à passer des mouches au fil d'une épingle d'or. »

PAUL DE SAINT-VICTOR.

« Qu'on y fasse attention, une grande partie de la jeunesse regrette l'Empire. C'est qu'au moins l'Empire lui accordait de glorieuses funérailles, qu'elle préfère à une misérable vie. La plus grande partie de la jeunesse est encore prête à dire : *César, ceux qui vont mourir te saluent!* Et c'est là une sanglante satire de l'impéritie de ceux qui ne savent ni faire vivre la jeunesse, ni lui trouver une belle mort. » ALFRED NETTEMENT.

« Tout Paris est en démolition. Le jour commence à poindre et éclaire un spectacle qui peut donner aux amateurs l'idée d'une ville prise d'assaut : caves effondrées et creusant en pleine ville des précipices inattendus; fenêtres sans vitres ouvrant sur des chambres sans hôtes; toits croulants, cheminées chancelantes, pans de murs inclinés comme pour parodier la vieille formule romaine : *Parisiens, ceux qui vont mourir vous saluent!* »

PIERRE VÉRON.

« Si le cylindre de fer qu'ils appellent générateur éclatait, l'explosion serait effroyable. Une fois déjà ce malheur a eu lieu, et les murs sont comme mitraillés par les débris de fer de l'appareil; les deux savants n'ont été préservés que par miracle. Avant de recommencer une opération si dangereuse, l'ami de Pierre a fait son testament, et Pierre lui-même écrit à sa femme une lettre d'adieu, qui ne doit lui être remise qu'après sa mort. Puis ils s'embrassent et mettent en mouvement le générateur, l'un priant, l'autre parodiant solennellement le salut des gladiateurs à César : *Science, ceux qui vont mourir te saluent!* »

VAPEREAU.

**Ave Cæsar**, tableau de M. Gérôme, exposition de 1859. Cette composition, qui a été fort remarquée lors de son apparition, est, avant tout, une savante et curieuse étude archéologique. Elle nous transporte dans le cirque de l'antique Rome : au-dessus de la vaste enceinte, se déploie le vélarium aux riches couleurs; tous les siéges, depuis le podium jusqu'aux gradins les plus élevés, sont garnis de spectateurs; à droite, au premier plan, entre quatre colonnes surmontées de Victoires ailées, s'élève la loge impériale que Vitellius remplit de son immonde obésité. Tout près de lui, les vestales, vêtues de blanc et couronnées de verveine, assistent souriantes au sanglant spectacle. La troupe des gladiateurs, conduite par le laniste, s'est arrêtée devant l'empereur, à qui elle adresse ce cri pathétique : « *Ave. Cæsar, morituri te salutant!* Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent! » Et tous ces hommes agitent machinalement leurs boucliers, leurs tridents et leurs glaives en l'honneur de l'empereur, qui, engourdi par sa pesante digestion, ne fait certainement pas attention à eux. Déjà de nombreuses victimes ont ensanglanté l'arène, et parmi elles un gladiateur entortillé dans le filet du rétiaire, qui l'a poursuivi en lui criant l'ironique formule : « *Non te peto, piscem peto, quid me fugis?* Pourquoi me fuis-tu? Ce n'est pas toi, c'est un poisson que je cherche. » Au fond, les préposés du cirque, armés de crochets, entraînent les cadavres pour laisser la place libre aux nouveaux combattants, et un esclave, muni d'une corbeille, répand du sable sur les endroits que le sang a rougis. La composition de ce tableau est des plus heureuses. « C'est, dit M. P. de Saint-Victor, une page de Suétone traduite mot à mot et commentée par l'érudition. La restauration du cirque ferait honneur à un antiquaire, la tenue des gladiateurs est irréprochable; j'y ai cherché en vain une faute d'équipement. Il faut louer encore le choix ingénieux du César qui préside la fête. L'horreur de cette curée humaine s'accroît de l'inertie du goinfre couronné auquel on la sert. » Il est à regretter que l'exécution ne soit pas à la hauteur de l'idée; le dessin, pour être trop précis, arrive à la sécheresse, et la couleur manque un peu de transparence. Tel qu'il est, l'*Ave Cæsar* ou le *Cirque*, comme on l'appelle encore, est une toile intéressante qui témoigne des fortes études de son auteur.

**AVECQUE** adv. (a-vè-ke). Ancienne orthographe du mot *avec*. On en trouve encore des exemples dans les poëtes du XVIIe siècle :

> *Avecque* la science il faut un bon esprit.
> RÉGNIER.

> Tu désarmes ce bras *avecque* ta clémence.
> ROTROU.

> J'ai souffert cet outrage *avecque* patience.
> CORNEILLE.

> Les loups firent la paix *avecque* les brebis.
> LA FONTAINE.

> Ne nous associons qu'*avecque* nos égaux.
> LA FONTAINE.

> Tous les jours, je me couche *avecque* le soleil.
> BOILEAU.

> Vous cherchez, Ptolémée, *avecque* trop de ruses,
> De mauvaises couleurs et de froides excuses.
> CORNEILLE.

> Allez, tel qu'il puisse être, *avecque* cette somme,
> Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.
> MOLIÈRE.

‖ On a écrit aussi *avecques* : *La mer a retranché la Sicile d'*AVECQUES *l'Italie.* (Montaigne.)

**AVED** (Jacques-André-Joseph), peintre, né à Douai en 1702, mort en 1766. Fixé à Paris dès 1721, il devint membre de l'Académie de peinture en 1734, et réussit surtout dans le genre du portrait. Il avait une touche agréable et un coloris harmonieux. On cite parmi ses portraits ceux de Méhémet-Effendi, ambassadeur de la Porte, qui offrit cette toile à Louis XV; de Jean-Baptiste Rousseau; de Crébillon; de Louis XV, etc.

**AVEDIK**, patriarche des Arméniens schismatiques, nommé en 1701, persécuta, dit-on, les catholiques dans l'empire turc, et fut déposé par le sultan et exilé, à la sollicitation de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople. Pendant qu'on le transportait à Chio, les jésuites le firent enlever et plonger dans un cachot à Messine, où il était encore en 1707, ce qui réfute suffisamment l'opinion de ceux qui ont vu dans ce personnage l'homme au masque de fer, mort en 1703.

**AVEDIKIAN** (le P. Gabriel), mékhitariste arménien de Venise, né à Constantinople en 1751, mort en 1827. Il eut une grande réputation comme théologien et grammairien érudit. Ses écrits sont classiques parmi les Arméniens. Les principaux sont : *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul; Grammaire arménienne; Examen des manuscrits et livres ecclésiastiques arméniens*, etc.

**AVEINDRE** v. a. ou tr. (a-vain-dre — du lat. *advenire*, atteindre jusqu'à, qui est formé de *ad*, à, et *venire*, venir. Suivant M. Scheler, d'un verbe *abemere*, cité par Festus, comme *geindre* est formé de *gemere*. *J'aveins, tu aveins, il aveint, nous aveignons, vous aveignez, ils aveignent; j'aveignis, nous aveignîmes; j'aveindrai, nous aveindrons; j'aveindrais, nous aveindrions; aveins, aveignons, aveignez; que j'aveigne, que nous aveignions; que j'aveignisse, que nous aveignissions; aveignant; aveint, einte*). Atteindre, prendre et déplacer : *Ne voilà-t-il pas que vous n'*AVEZ AVEINT *que six morceaux de sucre! il m'en faut huit.* (Balz.) ‖ Ce mot, qui est devenu vieux et familier, et qui, en 1690, était déjà traité comme étant *du dernier bourgeois*, est encore très-usité dans nos campagnes, où il remplace *prendre*, *atteindre*, avec une certaine énergie.

— Fig. Saisir, se mettre en possession de : *Dans les révolutions, même en apparence rétrogrades, il y a un pas de fait, une lumière acquise pour* AVEINDRE *quelque vérité.* (Chateaub.) ‖ Peu usité.

**AVEINE** s. f. (a-vè-ne — lat. *avena*, même sens). Avoine. Ce dernier mot, moins conforme à l'étymologie, est presque seul usité aujourd'hui. *Aveine* a été employé cependant par quelques écrivains modernes :

> Cette fois donc, pois chiche, *aveine*, lard
> Demi-rongé, raisins secs mis à part,
> Tout fut servi : c'était jour de ripaille.
> ANDRIEUX.

— Prov. *Cheval d'aveine, cheval de peine*, Homme bien payé doit bien travailler. ‖ *Cheval faisant la peine ne mange pas l'aveine*, L'un fait le travail et l'autre en tire le profit.

**AVEINIERE** s. f. V. AVÉNIÈRE.

**AVEINT, EINTE** (a-vain, in-te) part. pass. du v. Aveindre : *Des fruits* AVEINTS *avec peine.*

**AVEIRO** ou **AVEYRO** (F. Pantaleano D'), moine franciscain, voyageur portugais, vivait au milieu du XVIe siècle. Il a exécuté, de 1559 à 1565, un pèlerinage en terre sainte, dont il a laissé une relation fort curieuse, publiée à Lisbonne en 1593 et 1596, sous le titre d'*Itinerario da Terra sancta*.

**AVEIRO** (Joseph MASCARENHAS et LANCASTRE, duc D'), seigneur portugais, né à Lisbonne en 1708, exécuté en 1759. Il remplit les plus hauts emplois sous Jean V, mais cessa d'être en faveur à l'avénement de Joseph Ier, et devint bientôt l'ennemi du ministre Pombal. Lié avec tous les mécontents, notamment avec les jésuites, qui venaient de perdre l'emploi de confesseurs de la cour, il trama un complot contre le roi et son ministre. Le soir du 3 septembre 1758, Joseph Ier, en se rendant en voiture chez la marquise de Tavoza, sa maîtresse, fut blessé de deux coups de carabine. Arrêté comme complice et reconnu coupable, le duc d'Aveiro fut condamné à être rompu et brûlé vif. Cette horrible sentence fut exécutée le 13 janvier 1759. D'autres conjurés subirent le même supplice, et les jésuites furent chassés du Portugal, comme instigateurs du complot.

**AVEIRO**, ville maritime du Portugal, province de Bas-Beira, sur la rive gauche de l'estuaire de la Vouga, à 50 kilom. N.-O. de Coïmbre; siége d'un évêché; port vaste et sûr, pêche de sardines et d'huîtres très-renommées; commerce actif en poissons, sels, vins et oranges.

**AVEIS Ier**, sultan de Bagdad (1336-1374). Il conquit l'Adzerbidjan, Mossoul, Mardin, et chassa du Mazendéran l'émir usurpateur Vély.

**AVEIS II**, fils du précédent, monta sur le trône par l'assassinat de son frère Hussein, qui avait succédé à leur père. Ses crimes le rendirent tellement odieux à ses sujets, que ceux-ci appelèrent Tamerlan à leur secours. Plusieurs fois chassé de ses Etats, Aveis parvint toujours à remonter sur le trône. Mais ayant osé faire la guerre à Cara-Yousouf, sultan d'Egypte, qui l'avait secouru dans sa détresse, il tomba en son pouvoir et fut mis à mort en 1410.

**AVELANÈDE** s. f. (a-ve-la-nè-de — rad. *velani*, espèce de chêne). Nom que portent dans le commerce la cupule et le gland du chêne velani, ou *quercus ægilops*, employés au tannage des cuirs et à la teinture en noir. ‖ *Avelanède du Piémont*, Galle ou excroissance maladive qui se développe autour du gland du chêne, qu'elle enveloppe en entier. Elle sert aux mêmes usages que l'avelanède proprement dite.

— **Encycl.** L'*avelanède*, fruit du chêne *velani*, qui croît dans le Levant, est un gland dont la longueur varie de 0m,04 à 0m,06; il est quelquefois beaucoup plus gros que le pouce et s'emboîte dans une cupule hémisphérique, épaisse, résistante, légère, sèche et d'un gris rougeâtre; il affecte la forme cylindrique, et son sommet présente un ombilic très-prononcé; il est souvent creux et rempli à l'intérieur d'une poussière noirâtre, produite par la décomposition de sa partie charnue; la partie entièrement extérieure tire sur le blanc, celle qui est renfermée dans la cupule sur le rouge. Dans le Levant, l'*avelanède* sert pour le tannage des cuirs; et elle y est l'objet d'un commerce important, surtout à Smyrne, d'où elle est exportée principalement en Italie, où l'on trouve difficilement du tan en quantité suffisante pour les besoins de l'industrie. L'*avelanède* est aussi quelquefois utilisée en place de la noix de galle, qui est beaucoup moins commune. On a essayé, mais sans succès, de naturaliser le chêne velani sous le climat de Paris; il n'a pu résister aux rigueurs de nos hivers.

**AVELANIER** s. m. (a-ve-la-nié — rad. *aveline*). Sorte de coudrier. ‖ On dit aussi AVELANIER.

**AVELET** s. m. (a-ve-lè — du lat. *avus*, grand-père). Anc. jurispr. Se disait pour petit-fils, dans la coutume de Metz.

**AVELGHEM**, ville de Belgique dans la Flandre occidentale, sur la rive gauche de l'Escaut; 4,800 hab. Brosseries, genièvre, sel, tabac, cuirs et huile.

**AVELINE** s. f. (a-ve-li-ne — du lat. *avellana*, formé de *Avella*, aujourd'hui *Avellino*, ville de la Campanie, dans les environs de laquelle on récoltait beaucoup de ces noisettes). Sorte de grosse noisette qui provient de l'avelinier : *L'huile d'*AVELINE *est employée par les luthiers.*

— Conchyl. Nom vulgaire d'une coquille du genre auricule, que l'on appelle aussi *Gueule de loup*.

**AVELINE** (François), dessinateur et graveur au burin, né à Paris vers 1660, mort vers 1712. M. Ch. Leblanc suppose qu'il eut pour maître Pérelle. Basan le fait naître en 1670, sans remarquer qu'il existe des estampes de lui datées de 1683. François Aveline a gravé des figures de genre et surtout des vues architecturales, notamment d'Aix, d'Arcueil, de Bicêtre, de Dieppe, de Dunkerque, de Marly, de Paris, de Versailles. Il était lui-même l'éditeur de ses œuvres, et tint boutique rue de la Juiverie, et plus tard rue Saint-Jacques, *A la Fontaine d'or*, ainsi qu'on le voit mentionné sur ses estampes.

**AVELINE** (Antoine), graveur au burin, né vers 1685, mort après 1736; fut probablement le fils du précédent, avec lequel Basan paraît l'avoir confondu. Il grava aussi des vues de villes et de palais (Chantilly, Lisbonne, Malte, Marseille, Meudon, Milan, Paris, Versailles, etc.), et fut éditeur rue Saint-Jacques, à l'enseigne : *A la Reine de France*.

**AVELINE** (Pierre), dessinateur et graveur au burin, neveu du précédent, né à Paris en 1710, mort dans la même ville en 1760, fut le plus habile des Aveline. Il se forma à l'école de J.-B. Poilly, dont il suivit la manière avec un véritable succès. Il fut membre de l'Académie royale. Ses gravures sont nombreuses; quelques-unes sont exécutées d'après ses propres dessins; les autres d'après différents maîtres. L'une des plus remarquables est la *Mort de Sénèque*, qu'il fit d'après le tableau de Luca Giordano, qui est au musée de Dresde. Citons encore : *Moïse présenté à la fille de Pharaon*, d'après le Giorgone; l'*Arche de Noé* et le *Voyage de Jacob*, d'après Castiglione; la *Naissance de Bacchus*, d'après Boucher; l'*Enlèvement d'Europe*, le *Concert champêtre*, etc., d'après Watteau; la *Famille du bûcheron*, d'après Wouwerman; une *Paysanne conduisant son troupeau*, d'après Berghem; des portraits, d'après de La Rue, Rigaud, L.-M. Vanloo, etc.; des vignettes, d'après Oudry, pour une édition des *Fables* de La Fontaine; des groupes d'enfants, d'après Boucher et Bouchardon; la *Vue du château de Chenonceaux*, etc.

**AVELINE** (François-Antoine), dessinateur et graveur au burin, fils d'Antoine Aveline, né en 1718, mort en 1762. Il fut élève de son cousin Pierre, travailla à Paris et passa en Angleterre après la mort de son père. Il a gravé des estampes pour divers livres : le *Musicien flamand*, d'après Teniers; le *Quos ego...* de Neptune, d'après Boucher, etc.

**AVELINIER** s. m. (a-ve-li-nié — rad. *aveline*). Bot. Variété de noisetier à gros fruit, particulière aux contrées méridionales de l'Europe.

— **Encycl.** Le fruit de l'*avelinier*, ou aveline, atteint quelquefois la grosseur d'une noix. Il est d'une qualité bien supérieure à la noisette commune, que l'on trouve dans tous les pays du centre et du nord de notre continent. La culture de l'*avelinier* appartient, depuis un temps immémorial, aux peuples méridionaux. Déjà, du temps des Romains, cet arbrisseau était cultivé comme arbre fruitier en Italie, et particulièrement aux environs d'Avellino, d'où lui est venu son nom d'*avellana*. Toutes les tentatives, faites à diverses époques pour le transporter au nord, n'ont abouti qu'à avoir de belles coques vides et ne contenant, le plus souvent, que des rudiments de fruit. On cultive maintenant l'*avelinier* en Italie, en Sicile et en Espagne. On le plante ordinairement dans les terrains frais et légers, parce qu'il produit peu dans les terres sèches et fortes. La cueillette se fait quand les folioles de l'involucre se flétrissent. L'*avelinier* se multiplie très-bien de graines, de marcottes et de drageons. On peut aussi employer avec succès la greffe en œil dormant, en fente ou en flûte, dès que la tige a la grosseur du doigt.

Le fruit de cette variété est surtout recherché à cause de sa grosseur, de sa délicatesse et de sa précocité; il est plus nourrissant que la noix, mais on le digère plus difficilement. L'huile qu'on en extrait est surtout employée par les luthiers. On connaît dans le commerce trois espèces principales d'aveline; les *avelines de la Cadière*, les plus belles qu'il y ait, ainsi nommées parce qu'on les récolte abondamment dans le village de la Cadière (Var); les *avelines du Languedoc*, qui se distinguent par l'épaisseur de leur bois, l'attache de leur base, qui est grisâtre, la couleur rouge brun de leur surface, et le duvet qui les recouvre en dehors de l'involucre; les *avelines du Piémont*, qui sont petites, arrondies, luisantes, d'un jaune pâle avec une pubescence blanchâtre au sommet.

Le fruit de l'*avelinier* entre dans un grand nombre de préparations culinaires; les confiseurs les habillent de sucre pour en faire de grosses dragées rondes.

**AVELLA**, ville du royaume d'Italie, dans la Terre de Labour, près de Nola; 6,175 hab. C'est l'ancienne *Abella* des Romains, que Virgile a rendue célèbre pour son miel. Belles ruines.

**AVELLAN** ou **AVELLAR** s. m. (a-vèl-lan, a-vèl-lar). Astr. Nom que l'on donne quelquefois à l'étoile Pollux.

**AVELLANAIRE** adj. (a-vèl-la-nè-re — du lat. *avellana*, noisette). Qui est de la grosseur d'une noisette : *Graine* AVELLANAIRE *d'une roche.*

— Zool. Qui se nourrit de noisettes.